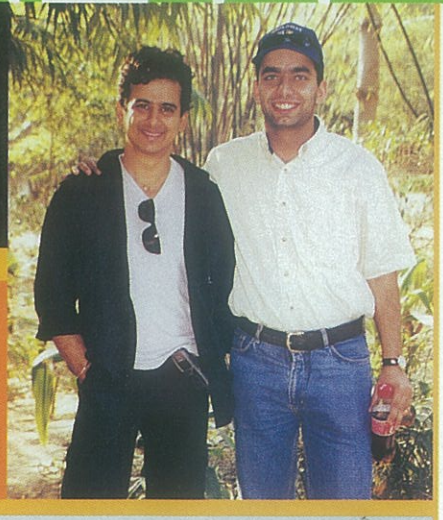
À GAUCHE: TAMNAYEE SUR SA TERRASSE AVEC UPENDRA, UN AMI QUI FAIT PARTIE DE LA MINI-ROYAUTÉ DE L'INDE, DE LA CASTE DES *RAJPUT* (FILS DE ROI) DU RAJASTHAN.
À DROITE: MARCHAND DE COULEURS EN POUDRE POUR LA FÊTE DE HOLI DANS LE MARCHÉ.

Avec une population qui avoisine le milliard, 30 % de ses habitants sous le seuil de la pauvreté et une classe moyenne en pleine expansion, l'Inde est un pays aux contrastes flagrants. Les jeunes de la capitale, Delhi, doivent gérer 5 000 ans d'histoire et seulement 50 ans d'indépendance, tiraillés entre traditions et modernité. Famille, mariage, carrière, ils pensent à l'avenir avant tout. PAR NATALIE SICARD

AVOIR 20 ANS À... NEW DELHI

CI-CONTRE: GAUTHAM ET PALASH. EN BAS: CONNAUGHT PLACE.



Coincée au milieu d'un monstrueux embouteillage dans le rickshaw qui me conduit à mon rendez-vous avec Gautham, un jeune garçon qui travaille pour la compagnie aérienne KLM, je me sens au bord de l'asphyxie. Mon visage doit ressembler à un vieux raisin sec! En Inde circulent plus de 25 millions de véhicules dont 70 % de rickshaws, ces taxis triporteurs qui libèrent d'épaisses vapeurs de benzène. Le taux de pollution par le benzène au centre de Delhi serait, selon les statistiques, dix fois plus élevé que la limite acceptée en Europe... Un tiers de la population de la capitale – qui frise les 12 millions d'habitants – souffrirait de problèmes respiratoires, et 10 000 citoyens meurent chaque année de maladies liées à la mauvaise qualité de l'air. Le seul fait de respirer à Delhi équivaudrait à fumer 20 cigarettes par jour! Mais malgré l'inconfort, je suis aux premières loges pour assister au spectacle ahurissant de cette faune indienne grouillante et fiévreuse.

Ouf! Je retrouve Gautham qui me fait monter dans sa Maruti, une petite voiture japonaise beaucoup plus populaire auprès des jeunes que les grosses Ambassador britanniques. Il m'emmène au El Rodeo, un restaurant mexicain de Connaught Place. Les quelques bars ou discothèques de la ville se trouvent ici ou dans des hôtels cinq-étoiles. Mumbay (appelée Bombay jusqu'en 1995), la ville des stars de cinéma, est plus jet-set, Calcutta, plus culturelle et Delhi, plus conservatrice.

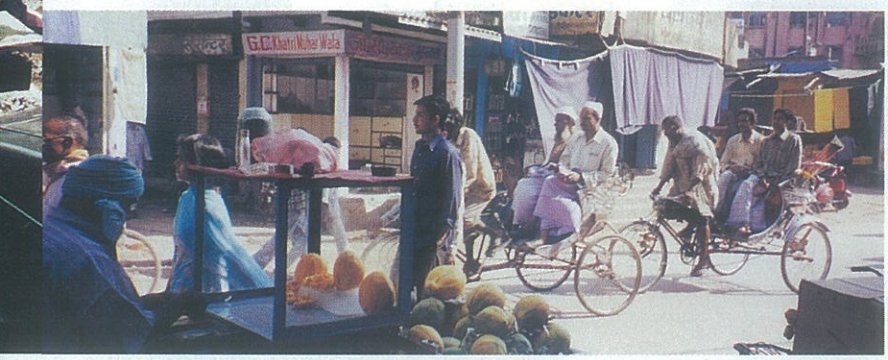
Un couple, des amis de Gautham, vient nous rejoindre. Les deux conjoints semblent si distants l'un de l'autre! Geata, jeune mariée de 23 ans, ravissante avec sa tunique et son pantalon traditionnels, ses lèvres écarlates et ses yeux maquillés,

EN HAUT: MEENAKSHI (20 ANS) ET SHIKHA (19 ANS). AU CENTRE: RUE DU VIEUX DELHI. EN BAS: SHIVANI (19 ANS), SHILPI (20 ANS) ET DIVISHA (22 ANS).

m'explique que les marques d'affection en public sont réduites au strict minimum: «J'embrasserais mon mari dans n'importe quel aéroport du monde mais pas dans celui de Delhi!» Les hommes commandent de la bière, alors que les femmes se limitent à l'eau pétillante ou au coca. «Une femme qui boit de l'alcool est très mal vue», me confirme Gautham.

FRIVOLE, LE MARIAGE D'AMOUR!

Mon guide est le prototype des jeunes aisés de Delhi, pour la plupart *punjabis* (originaires du Panjab, l'État le plus riche du pays). Leur sens de la famille est fort, chaque individu se définissant comme «fils ou fille de...», et leur niveau d'éducation, assez élevé. Le mariage «arrangé», toujours de mise, contribue à renforcer les classes sociales, dont la classe moyenne, qui grossit à vue d'œil: 200 millions de personnes dans tout le pays. Malgré sa maîtrise en économie et marketing, Gautham, à 25 ans, vit encore chez ses parents. Même si la moyenne d'âge pour convoler est de 18 ans pour les filles et 23 ans pour les garçons, ces derniers subissent moins de pressions. Mais si à 30 ans vous êtes toujours célibataire, on vous regarde avec des yeux ronds. Que s'est-il passé pour que personne ne veuille de vous?



Dans l'Inde de l'an 2001, 90 % des mariages sont toujours «arrangés». Dès que la sœur de Gautham, Kanika, 23 ans, a terminé ses études et trouvé un emploi, ses parents ont fait passer une annonce dans le *Times of India*: «Cherchons alliance qualifiée pour grande, mince et jolie fille, teint clair, enseignant les mathématiques dans une école publique. Famille *punjabi*. Classe moyenne élevée. Parents ingénieurs.» Le partenaire idéal doit d'abord plaire à sa belle-famille, puis, éventuellement, à sa future épouse! Les atouts requis? La caste, la position sociale, le niveau d'éducation, la profession et le salaire pour le garçon, les qualités physiques pour la fille. Il n'est pas rare qu'on demande aussi la carte du ciel.

Les parents de Gautham ont reçu des milliers de réponses. Après avoir rencontré une quinzaine de candidats, ils en ont présenté trois à leur fille. Elle a fait son choix, s'est mariée après un mois de fréquentation et vit dans la famille de son mari, comme le veut la coutume. «Ils sont faits l'un pour l'autre, lance Gautham. Un mariage arrangé est toujours plus sûr qu'un mariage d'amour...»

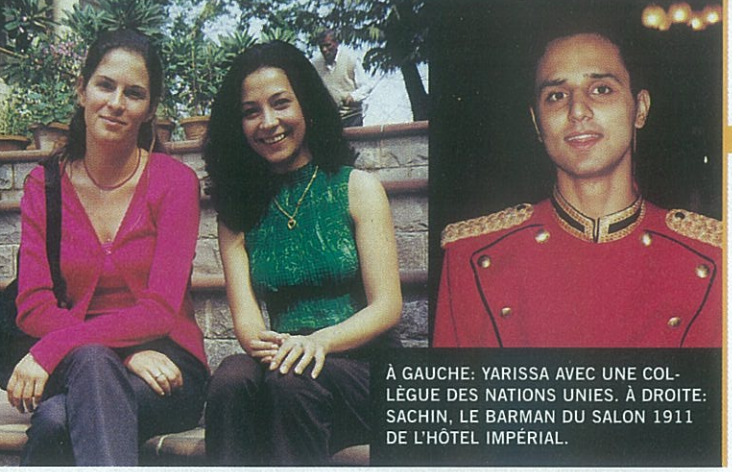
Aux yeux de beaucoup d'Indiens, le mariage d'amour est frivole, immature et voué à l'échec. Shilpi, 20 ans, étudiante en nutrition, me confie qu'elle préfère se fier au choix de ses parents. «J'ai plus confiance en leur jugement qu'en mes émotions. On peut perdre deux, trois ans à fréquenter quelqu'un pour finalement découvrir que sa personnalité ne nous convient pas...» Meena, 22 ans, affirme qu'une union basée sur des facteurs de compatibilité savamment étudiés ne peut échouer: «L'amour finit tôt ou tard par s'installer. Il arrive comme une récompense.»

Les mœurs tendent à s'assouplir (les enfants peuvent présenter eux-mêmes un candidat à leurs parents ou refuser leur choix), mais la tradition persiste, et ce n'est pas toujours pour le mieux. Même dans les milieux aisés, des unions tournent mal et le plus souvent, ce sont les femmes qui en subissent les conséquences. Les journaux rapportent sans arrêt des cas de femmes asphyxiées ou brûlées dans leur cuisine, «par accident». Il s'agit le plus souvent de suicides de jeunes mariées persécutées par leur belle-famille parce qu'elles ne donnent pas naissance à un garçon ou parce que leur dot n'était pas assez élevée.

Le taux de divorce reste très faible, même si les divorcées sont mieux considérées qu'avant et peuvent se remarier. En Inde, depuis toujours, la femme exerce surtout son pouvoir dans la sphère familiale, et pour beaucoup, c'est très bien ainsi. Toutefois, la présence des Indiennes dans la vie publique s'affirme: le Parlement compte environ 10 % de membres féminins; l'armée a enrôlé pour la première fois une femme en 1993; et Indira Gandhi (aucun lien de parenté avec le Mahatma) a longtemps dirigé le pays. Les jeunes sont également nombreuses à s'imposer dans la vie active et à briser certains tabous.

LA LIBERTÉ SORT DU PLACARD

En me baladant dans le quartier sud de Delhi, je décide d'entrer dans un McDonald's – bondé! –, histoire de goûter aux hamburgers à l'indienne (on ne mange pas de bœuf, animal sacré). Je rencontre Tamnayee, une charmante journaliste vêtue avec goût de griffes européennes. Elle m'invite à prendre le thé dans son joli studio agrémenté d'une terrasse à la végétation aussi luxuriante qu'une petite jungle. Le pouce vert? Oui, mais surtout un jardinier qui vient une fois



À GAUCHE: YARISSA AVEC UNE COLLÈGUE DES NATIONS UNIES. À DROITE: SACHIN, LE BARMAN DU SALON 1911 DE L'HÔTEL IMPÉRIAL.

par semaine (10 $ par mois), une cuisinière et une femme de ménage tous les jours (15 $ chacune par mois). Et Tamnayee n'est pas une exception. Elle paie 270 $ de loyer et travaille chez elle à la pige pour plusieurs magazines. Elle adore vivre en Inde. À 27 ans, elle n'est toujours pas mariée, sa famille la laisse libre et elle a réussi à se dénicher un logement. Elle a de la chance: même dans les grandes villes, il est mal vu qu'une femme vive seule. Cependant, on accepte de plus en plus les colocataires de même sexe.

Et la sexualité avant le mariage? Selon Gautham, ce n'est plus un tabou, même si 75 % des filles souhaitent préserver leur virginité – un facteur souvent déterminant pour le mariage. Yarissa, une jeune femme indépendante (à 26 ans, elle est responsable du site Internet du programme d'assainissement des eaux aux Nations Unies), amie de Tamnayee, va même plus loin. «Quand leur fille n'est plus vierge, les parents se gardent bien de le dire. Les avortements en clinique privée sont fréquents, peu chers et incognito.»

Yarissa vient de la tribu khasi. Plus de 50 millions d'Indiens appartiennent à des communautés tribales qui forment, en marge des castes, une mosaïque de minorités. Chez les Khasis, on est chrétiens, les mariages ne sont pas «arrangés» et les femmes ont plus de pouvoir. Yarissa, venue à Delhi pour étudier l'architecture, habite seule. Mariée? Non. Elle vient tout juste de rencontrer un Allemand «de bonne famille» qui vit à Washington et elle espère poursuivre une relation sérieuse avec lui. «Je ne me marierais pas avec un homme moins éduqué que moi. Qu'aurais-je en commun avec un gardien de sécurité?» En Inde, même chez les plus occidentalisés, le respect des divisions sociales reste une seconde nature.

LA SEXUALITÉ AVANT LE MARIAGE? CE N'EST PLUS UN TABOU, MÊME

HOLLYWOOD MADE IN INDIA

En prenant un verre au salon 1911 de l'Hôtel Impérial, je discute avec le barman, Sachin, 21 ans. Il touche un maigre salaire de 300 $ par mois, partage un appartement à 150 $ avec quatre autres gars et travaille sept jours sur sept. Son héros? Robin des Bois! «Je veux devenir très riche et aider les pauvres, comme lui. Il a vraiment existé, n'est-ce pas?»

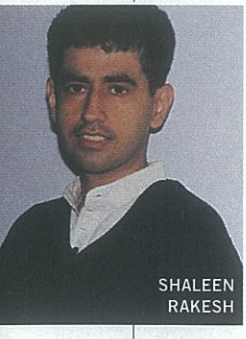
Fou du 7e art, Sachin ne rate pas un seul film américain. Les jeunes se pressent d'ailleurs en masse au plus grand complexe de cinéma de la ville, où le ticket coûte de 1 à 3 $ (mais le gouvernement attribue aux pauvres quelques places à 7 roupies, soit environ 20 cents). À l'affiche: *Erin Brokovitch*, *Cast Away* et... *Chori Chori Chupke Chupke*, le film indien en tête du box-office. L'Inde possède une énorme industrie cinématographique, la plus puissante du monde, et ses mélos de qualité moyenne dominent le marché. Les scènes de nus y sont absentes (même le baiser est récent!), mais les réalisateurs compensent par des chorégraphies lascives. Généralement basées sur des histoires de mariage, ces productions locales restent sagement moralisatrices.

«LA PAUVRETÉ, C'EST LE KARMA»

On ne peut parler de l'Inde sans évoquer la pauvreté omniprésente: 33 millions de jeunes n'ont jamais mis les pieds à l'école. L'expansion économique de Delhi a attiré des milliers de villageois, pauvres et sans éducation qui survivent dans la vieille ville ou dans des bidonvilles.

Être gay en Inde

La culture indienne, avec sa forte tradition du mariage, n'accepte pas facilement les relations homosexuelles. La section 377 de la législation nationale criminalise «tout rapport sexuel contre nature» (non procréateur), et la peine peut aller jusqu'à l'emprisonnement à vie. Mais selon Shaleen Rakesh, ingénieur, journaliste et activiste gay, c'est surtout un outil de chantage pour soutirer de l'argent aux «accusés»...



SHALEEN RAKESH

Shaleen coordonne un centre d'entraide et de soutien pour hommes homosexuels (un demi-million à New Delhi, 25 millions dans tout le pays). Ses membres ont en moyenne entre 16 et 26 ans. Beaucoup ont fui leur famille, qui les menace des pires représailles. Les cheveux se dressent sur la tête quand on lit des exemples de sanctions sur www.members.tripod.com/gaydelhi (premier site homosexuel indien): expulsion de la famille, thérapie forcée.

«Mais la situation a beaucoup évolué depuis cinq ans. Les mesures prises pour traiter les nombreux cas de sida ont largement contribué à sensibiliser la population à l'homosexualité. Les gens en parlent plus ouvertement, grâce aux lignes d'entraide téléphoniques. On trouve de plus en plus de bars gays à Delhi, ainsi qu'un Festival annuel du film gay et lesbien, et nous allons très prochainement mener une importante pétition en Cour suprême pour changer le code pénal!»

NATALIE SICARD

COMPLEXE CINÉMATOGRAPHIQUE DE SAKKET.

Ils tentent de gagner leur pain quotidien en multipliant les petits boulots dans les rues de la capitale: *dhobis* (laveurs de vêtements), tailleurs, vendeurs de fruits, de légumes, de samosas (beignets de légumes frits), de saris, de biscuits et de thé, et, bien sûr, chauffeurs de rickshaws. Des boulots qui ne leur procurent souvent pas plus de 30 $ par mois.

Ram Niwas, la mi-vingtaine, vit et travaille au crématorium d'Arya Samaj. Dès 4 heures du matin, les corps lui sont apportés, placés dans un coffre ou enveloppés dans un tissu. La crémation se fait dans un trou dans la pierre, à même le sol. Ram recueille les cendres trois jours plus tard pour les placer dans un *bori* (une urne) qu'il remet aux proches du défunt. Il n'a pas de salaire fixe et vit des dons des familles, à peine 3 $ par jour... Les *kabariswallahs*, autres travailleurs de misère, circulent à vélo pour acheter au poids les bouteilles et les vieux journaux. Les *ragpickers* ou *dalit* (de la caste des intouchables; voir encadré plus bas), eux, fouillent les poubelles pour trouver des rebuts à revendre.

SI 75 % DES FILLES SOUHAITENT PRÉSERVER LEUR VIRGINITÉ.

Quelle perception les jeunes de la classe moyenne ont-ils des pauvres? Tamnayee m'explique que beaucoup d'entre eux préfèrent fermer les yeux et attribuer ce dénuement à une simple question de karma. Un des principes fondamentaux de l'hindouisme – la religion principale du pays, pratiquée par 80 % de la population – est la croyance à la réincarnation et au karma (la destinée d'un être vivant est fonction de ses actions passées). «Se reposer sur ce système nous empêche souvent d'agir.» Mais le désir de changement est néanmoins présent.

Ranica Barua, 21 ans, journaliste au magazine *First City Delhi*, tente de sensibiliser les jeunes au sort de ceux qui les entourent en amenant des groupes d'étudiants dans des familles des bidonvilles. «Nous nous plaignons sans arrêt de la pollution, mais nous restons beaucoup trop réservés quand il s'agit de dénoncer les injustices.»

L'Inde accumule les statistiques dramatiques. Sur les 28 % de la population résidant dans les villes, seulement 46 % ont accès aux infrastructures sanitaires. «Notre génération est souvent qualifiée de frivole et de matérialiste, mais nous sommes de plus en plus concernés par la pauvreté du pays.»

Dans ce pays multilingue, multiracial, multi-ethnique et multireligieux, il règne une ferveur exceptionnelle et une étonnante ouverture à toutes les croyances. À la sortie d'un temple de Saï Baba, Meenakshi, une étudiante en commerce de 20 ans, me confie que lorsqu'elle veut se recueillir, «elle peut faire un signe de croix, prier Krishna et pourquoi pas Allah. Dieu est partout, non?». Mais si vous croyez que les jeunes Indiens pratiquent le yoga ou la méditation tous les matins, vous vous trompez. Pooja, journaliste à *First City*, me lance: «C'est la nouvelle mode depuis deux ans, mais on préfère toujours la danse aérobique!» ■

Cyber Inde

L'Institut indien de technologie (IIT) de Delhi compte parmi ses finissants Vinod Khosla, le cofondateur de Sun Microsystems, et Sabeer Bhatia, à l'origine du mégasuccès du service Hotmail. Selon une étude californienne, près de 3 000 sociétés de haute technologie à Silicon Valley ont été créées ou sont gérées par des immigrés indiens. Pour un analyste, si les Indiens ont autant contribué à la mosaïque transculturelle et économique des États-Unis, c'est dû en partie à la rigueur de la formation scientifique qu'ils ont reçue. Dans un récent numéro du *India Today*, la récession économique américaine forcera 50 000 expatriés à revenir en Inde. Une croissance de 40 % est d'ores et déjà prévue dans l'industrie informatique indienne, et les jeunes diplômés ne devraient pas manquer d'ouvertures.

Castes et classes

Un des traits les plus marquants de la société indienne est le système ancestral des castes, qui confine les classes les plus basses (les intouchables) aux tâches les plus ingrates et vénère les castes supérieures comme les brahmanes (prêtres).

Le système (né 1 000 ans av. J.-C.) a été aboli par la Constitution, mais il existe encore aujourd'hui une séparation entre les castes pratiquant des métiers manuels et celles qui ont accès à l'éducation. On peut changer de classe sociale, mais pas de caste. Ainsi, un brillant ingénieur de caste inférieure se voit encore souvent refuser la main de son amoureuse par la famille de celle-ci.

Pour Arti, brahmane de 24 ans et gardien d'un temple hindou du sud de Delhi, c'est une autre histoire. Des yeux profonds, un sourire éclatant et une grande fierté d'avoir suivi les traces de son père. Mais il travaille dans un temple «local», survit grâce à de maigres dons, n'a jamais reçu aucune formation scolaire poussée et connaît très peu l'anglais. Pas question pour lui de reprendre des études ni de se marier: trop peu d'argent. Il en rêve pourtant... Là, c'est la classe sociale qui intervient et non la caste.

ARTI (24 ANS), LE GARDIEN D'UN TEMPLE HINDOU AU SUD DE DELHI.